

La plaie était là

Géraldine Doutriaux

Chacha rencontra Olive le jour de la rentrée, sur les bancs d'un institut qui préparait à un concours de fonctionnaires. Il était un des rares garçons inscrits à cette formation. Elle avait des yeux clairs et doux, et un stylo planté dans le chignon comme une baguette chinoise. Il était venu s'asseoir à côté d'elle et au même moment, en écoutant le professeur, ils avaient senti le feu d'un rayon de lumière qui taquinait lui sa joue, elle sa nuque, et ils avaient pivoté leur regard vers la fenêtre. Dans le reflet, Chacha croisa les yeux d'Olive, crut qu'il la fixait, rougit et lui sourit – mais c'était une méprise : Olive regardait les enfants jouer au foot dans la cour mais comme il surprit son sourire, il en fut touché et lui sourit en retour. Tout ceci dura dix secondes mais les attacha l'un à l'autre.

Le soleil brillait, c'était la chaleur d'août qui débordait sur septembre. Pour dire quelque chose et un peu aussi pour se rendre intéressante, Chacha lui avait soufflé qu'elle aimait bien le foot. Plus tard, dans la rue, tandis qu'elle marchait et qu'il la suivait en vélo, il lui dit : – Quand j'étais petit, j'étais amoureux d'une fille qui s'appelait comme toi : Chacha.

Et il l'avait fixée drôlement, avec insistance. Chacha s'était sentie mal à l'aise. Pourquoi lui disait-il ça, à elle, plutôt qu'aux autres ?

Il était grand, très fin, les cheveux noirs et raides, il avait le teint légèrement mat. Il parlait et pensait à ce qu'il disait en même temps, ce qui provoquait parfois un léger bégaiement qui le rendait sympathique. Il était capable d'actions enfantines – ramasser mains nues un paquet de feuilles mortes et les envoyer en l'air, se rouler dans l'herbe, prendre quelqu'un par les épaules juste parce qu'il est heureux de le revoir. C'était un être gracieux, léger, à la fois souple et résistant comme un roseau – un farfadet, avait pensé Chacha, ce qui ne lui avait pas plu. Elle aimait la force, les corps lourds, et cette féminité l'avait rebutée. Il avait un an d'avance.

Un matin, elle avait eu la surprise de le retrouver dans son bus. Il lui avait alors expliqué, un peu embêté, qu'il s'était levé plus tôt que d'habitude pour changer son itinéraire et ainsi faire la route avec elle. Cela ne fit pas plaisir à Chacha, elle n'aimait pas être l'objet d'un favoritisme qui n'était pas justifié.

Puis juste après, alors qu'elle lui parlait d'un rêve qu'elle avait fait, Olive dit :

– Moi je ne rêve jamais. Mais ma copine, elle, fait des rêves incroyables.

Chacha avait reçu comme un petit choc dans la poitrine. Mais aussitôt, elle en profita pour lui dire qu'elle aussi avait quelqu'un. Elle sortait avec Julien depuis un an. Il avait dix ans de plus qu'elle, il était gentil et intelligent, mais un peu fou. Une maladie des reins l'avait foudroyé à l'âge de vingt ans et alors qu'il avait depuis bénéficié d'une greffe, il vivait comme un éternel convalescent – ne faisait rien d'autre que lire et regarder des vieux films, avait plus ou moins arrêté ses études. Ces aveux firent d'Olive et Chacha des adversaires de force égale – le

duel n'aurait pas lieu puisqu'ils étaient tous les deux pris, et au lieu du combat annoncé et de la souffrance à venir, il n'y aurait donc qu'égalité et camaraderie.

Cela la soulagea grandement, elle se sentit d'un coup plus à l'aise et en même temps qu'elle ne se sentait plus coupable, elle commença à tomber amoureuse d'Olive.

Un soir, il était venu chez elle pour travailler une version latine. Elle vivait alors dans un petit studio à demi sous terre, une espèce de terrier minuscule à l'abri de tout. Olive lui avait parlé de sa copine, des circonstances de leur rencontre : elle l'avait littéralement harponné, disait-il, il n'avait pas eu le temps de la choisir. Il en parlait avec un léger dégoût, ce mode de rencontre le rebutait encore, l'empêchait de l'aimer totalement, avait laissé le soupçon d'un mauvais présage.

Un autre jour, un ami d'Olive était venu le chercher à l'institut. Elle l'avait trouvé intéressant, sûr de lui, littéraire. Elle les avait suivis sur quelques centaines de mètres. Ils discutaient à bâtons rompus, unis par des projets communs – de nouveau un voyage en Afrique, des contes qu'ils avaient collectés là-bas et souhaitaient faire publier. Puis ils l'avaient quittée, la laissant à son arrêt de bus. Elle s'était senti un phénomène négligeable, pensée dangereuse qui enfonça Chacha dans les sables du doute. De si bas, Olive lui parut très haut et alors elle se dit qu'il était vraiment beau, oui vraiment : elle avait réalisé comme elle avait de la chance qu'un tel garçon, aussi doué, l'ait choisie, elle, et pas toutes les autres, toutes les nombreuses autres qui peuplaient les bancs de l'institut.

Un après-midi, juste avant les vacances de noël, ils avaient évoqué leur enfance et s'étaient découverts des points communs. L'un comme l'autre avait beaucoup déménagé, vécu à l'étranger, lui en Afrique subsaharienne, elle au Maghreb et en Amérique. Ils avaient comparé les bruits de leurs souvenirs : lui le son des tam-tam, elle les voix des appels à la prière – mais elle avait menti : elle n'avait fait là que répéter un souvenir que sa grande sœur lui avait raconté.

Olive avait une excellente mémoire, évoquait des détails précis des villes grouillantes et moites où il avait vécu, on sentait qu'il avait cultivé son passé, qu'il en avait travaillé la terre et qu'il y ferait pousser plus tard de très belles choses – qu'il en parlerait dans ses futurs livres s'il devenait écrivain comme il le souhaitait. Alors que pour Chacha, c'était plus flou, une enfance laissée en jachère. Mais parce qu'elle voulait plaire à Olive, elle se força à y retourner et réussit quand même à arracher à ce pays emmêlé quelques photos mentales dont elle lui fit part.

Olive écoutait ces souvenirs de petite fille avec un sourire bienveillant, plein de sympathie.

Mais elle vécut cet échange comme un échec : elle n'avait pas su l'ensorceler, elle n'avait pas su se servir de leur passé commun pour le séduire, elle n'avait pas soigné comme lui sa propre histoire, elle ne serait jamais une écrivain, elle ne serait jamais sa copine.

Julien ne voyait rien des tourments de Chacha. Il était modeste dans ses attentes. Pour Noël, il lui offrit un collier péruvien, des turquoises en forme de petits carrés. Elle le retrouvait tard chez lui, ses petites

lunettes rondes collées devant un match de rugby. Il passait ses journées au lit tout habillé, un verre de whisky à ses pieds, des piles de livres sur la table de nuit, des CDs éparpillés sur la couette.

Il vivait pour la beauté : dans son appartement, épinglées au mur, il y avait une ample robe de samouraï verte, une photo de Salgado en noir et blanc signée par l'auteur, un piano dont il ne savait pas jouer – posée là pour la beauté du meuble. La maladie l'avait rendu peureux, c'était un contemplatif.

Chacha fit connaître à Olive les livres de Pierre Michon. De son côté, il lui fit découvrir la correspondance de Flaubert. Pendant le cours de littérature médiévale, il s'amusait à reproduire le style de l'écrivain et sa graphie pour faire une blague à un ami : il voulait lui faire croire qu'on avait découvert une lettre inédite de Flaubert, érotique, adressée à son amante Louise Colet. Il la lui fit lire. Elle l'admira – tout ce qu'il faisait désormais déclenchaît chez elle de l'admiration – mais elle fut gênée. Les mots étaient très crus et à connotation sexuelle – elle découvrait cela avec stupeur comme avec les poupées russes : une nouvelle poupée insoupçonnée à l'intérieur d'une autre. Ainsi Olive, c'était cela aussi : un homme qui faisait l'amour avec sa copine, qui se touchait le sexe, qui prononçait ces mots sans gêne, en riait.

Mais vers la rentrée des vacances de Noël, il s'éloigna, chercha moins la compagnie de Chacha même si son regard s'éclairait toujours quand il la voyait. Il sut que c'était son anniversaire, lui offrit un livre : *Le Ruban d'Olympe* de Michel Leiris. Mais elle le reçut sans joie, comme la confirmation de leur rupture.

Elle arrivait en retard à l'institut, en repartait dès le cours terminé – ce n'était pas Olive qu'elle fuyait, c'était son indifférence.

Pendant ce temps, elle détricotait sa relation avec Julien. Elle le préparait à la rupture, ne parlait plus de vivre avec lui, annula un voyage programmé, espaçait leurs rencontres. Un matin, vers le mois de mai, alors qu'elle venait d'apprendre qu'elle était admissible à son concours, elle entra chez lui, s'agenouilla au chevet de son lit, il se réveillait à peine. "Je te quitte", elle dit. Puis : « C'est fini. »

Il la regarda avec stupeur comme s'il se réveillait d'un très long sommeil : ses yeux sortirent de leur orbite et il hurla : « Va-t-en ! » Elle s'assit sur le lit, tenta de l'apaiser mais il la poussa. Elle se releva, voulut parler mais il était hors de lui. Il la poursuivit, dans la cage d'escaliers il lui hurla : « Casse-toi ! »

Le lendemain, alors qu'elle rentrait dans son studio, elle vit que la porte avait été forcée. A l'intérieur, le sol était jonché de cd cassés, de vêtements lacérés, le mur avait des traces de sang. Dans la microscopique salle de bains, les turquoises du collier qu'il lui avait offert étaient disséminées partout. Un après-midi il surgit : s'approchant d'elle d'un air menaçant, il brandissait une bouteille en verre en menaçant de la briser sur son crâne.

Elle dut déménager. Elle alla chez une amie mais à plusieurs reprises, dans le métro ou dans la rue, elle sentait une présence oppressante. Elle se rentrait brusquement et le découvrait, hagard, les yeux vitreux, les bras chargés de vêtements ou d'objets. Elle dut retourner chez ses parents mais là encore, il déposait régulièrement des paquets

de choses qui lui avaient appartenu ou non, et les objets étaient toujours détruits, brisés ou salis – inutilisables. Elle découvrit un jour la robe de samouraï lacérée sur son paillasson. Une autre fois, ce fut la photo de Salgado déchirée en morceaux. Il lui laissait des messages téléphoniques épouvantables où on entendait des cris, des menaces, des coups. Elle dut appeler plusieurs fois les pompiers ; il fit deux comas éthyliques. Elle sut que sa greffe au rein avait bougé, qu'il avait failli la perdre, qu'il la perdrat s'il continuait.

Juillet arriva. Les deux bords du lac s'étaient ressoudés, refoulant la tornade sous les eaux profondes, et les yeux de Chacha retrouvèrent leur aspect lisse et serein. Elle avait échoué à ses oraux mais elle se sentait libre. Elle reçut un coup de téléphone d'Olive : elle eut l'impression de retrouver un ami après un très long voyage. Ils se donnèrent rendez-vous dans un pub. Mais elle était guérie de lui, aussi se montra-t-elle légère et sûre d'elle, pétillante, taquine. Tandis qu'ils repassaient une troisième commande à la serveuse, elle se dit qu'elle avait changé – qu'elle n'avait plus peur, qu'il ne l'intimidait plus. Surpris, Olive ne la reconnaissait pas, la pressait de questions. Elle lui répondait sans gêne, développait ses réponses, prenait le temps – jamais elle n'avait parlé aussi bien. Il n'en revenait pas du tour que prenait la soirée : il avait souhaité la voir pour lui souhaiter de bonnes vacances et clore en douceur cette amitié amoureuse. Or elle l'agaçait, de nouveau elle l'attrait, mais différemment.

Dans le taxi, il lui proposa de passer chez lui. « En tout bien tout honneur », dit-il. Dans la chambre, il lui proposa de dormir dans son lit. « En tout bien tout honneur », répéta-t-il.

Elle rit, se leva, s'avança vers lui – et tout son corps fut parcouru de tremblements. Elle tremblait tellement qu'elle se demanda si elle arriverait à l'embrasser. Ils s'étreignirent et tombèrent dans le lit.

Ce fut une lutte. Tous les deux nus dans son lit, il touchait ses seins, ses fesses, les embrassait avec vénération. Elle se tortillait sous lui, heureuse de la situation, surprise de sa propre émotion, pleine de désir. Mais quelque chose ne fonctionnait pas.

Jusqu'à l'aube, ils luttèrent contre ce qui semblait de plus en plus inévitable. Mais rien n'y fit : ils n'arriverent pas à aller jusqu'au bout.

Au matin, Chacha se leva les bras lourds comme sous le poids d'une armure incassable. Sous la douche, ce fut le contraire : elle eut l'impression d'être enduite d'un vernis gluant. Elle se dégoûtait. Au petit-déjeuner, Olive avait retrouvé sa politesse habituelle, cet empressement qui avait le don de mettre de la distance entre eux, Chacha se sentait de nouveau gênée, honteuse, écrasée.

Quelques jours plus tard, elle apprit par une amie commune qu'il était parti en Espagne retrouver sa copine en échange là-bas. « Pour tout lui avouer et lui demander pardon », se dit Chacha.

Alors elle éprouva un sentiment atroce : une humiliation cuisante qui faisait mal, la remplissait d'une colère sans véritable objet. Elle pleura longtemps, en voulut au sort de s'être opposé à leur union. Elle eut des nuits agitées où elle se voyait parler toute seule, s'adressant à un Olive imaginaire en lui implorant de lui donner une deuxième chance. Elle avait des rêveries inquiétantes, se repassait le film de la scène où son ex s'était introduit chez elle – cassant en deux les CDs, tirant sur le fil du collier de turquoises jusqu'à le couper en deux, lacérant ses

vêtements, puis cognant son front jusqu'à ce que du sang salisse les murs.

Les années passèrent et Chacha oublia. Mais quand elle se souvenait d'Olive et de leur histoire, le chagrin, le regret et la colère revenaient avec la force d'une vague. C'était un souvenir qui ne lui faisait aucun bien, dont elle ne put sortir aucune leçon, dont elle ne sut tirer aucune expérience qui la ferait grandir ou évoluer. Ce n'était que du négatif. La plaie était là, rouge et brillante, vivante, prête à se rouvrir et à couler, déversant comme une petite rivière malsaine ses émotions empoisonnées dans le cœur de Chacha.